

LES PHILOSOPHES ONT-ILS UN SEXE ?
ÉMILIE DU CHÂTELET ET LA MARQUISE DU DEFFAND
DANS LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE

Christophe Cave
Université Stendhal – Grenoble 3, UMR LIRE

J'entendrai ici surtout (mais non exclusivement) le terme *sexe* du point de vue de la différence sexuelle – biologique ou genre – plutôt que de la sexualité. Je privilégierai des échanges avec des femmes philosophes ou dites telles, et plus spécifiquement les correspondances très différentes avec Mme du Deffand ou autour d'Émilie du Châtelet, en m'interrogeant sur la possibilité des femmes philosophes, et sur les modalités de leurs représentations¹.

Voltaire a-t-il posé la question de la sexualisation de la pensée d'un point de vue théorique, interrogé l'usage sexué de la raison ? Je ne suis pas certain. Voltaire n'est pas Diderot qui figure ses idées (et leur « libertinage ») par la formule du *Neveu de Rameau* : « mes pensées, ce sont mes catins »² ; rien de tel à ma connaissance dans son œuvre théorique pour définir le philosophe ou métaphoriser l'acte de pensée au féminin (ou au masculin). Dans ses œuvres de fiction, les figures féminines n'incarnent pas davantage la pensée – ce qui ne veut pas dire que les femmes ne jouent pas d'une autre manière un rôle dans l'apprentissage de la sagesse du philosophe, par exemple dans *L'Ingénu* (Mlle de Saint-Yves y contribue en incarnant la sensibilité, le dévouement amoureux, le sens du sacrifice). Lorsqu'il est question de définir la spécificité féminine, dans l'article « Femme » des *Questions sur l'Encyclopédie*, il rejoint Diderot et Rousseau comme l'*Encyclopédie* pour dire qu'il existe une différence de nature qui fonde une supériorité masculine, à la fois pour ce qui est de la force et du génie. Une femme peut avoir de nombreux talents, on convient qu'elle est victime de la loi salique et de la société, mais elle ne peut être inventrice³.

- 1 N'avait pas encore paru lors de la rédaction de cet article l'ouvrage de Florence Lotterre, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013.
- 2 Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. Roger Lewinter, Paris, Le Club français du Livre, 1971, p. 300.
- 3 « Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps et même de l'esprit. / On a vu des femmes très savantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrice. / L'esprit de société et d'agrément est communément leur partage.



Il me semble pourtant que ses textes historiques et l'exemple même de sa vie commune avec Émilie du Châtelet, la manière de la mettre en scène comme intellectuelle, ainsi que les nombreuses correspondances avec des femmes dites « philosophes », tendraient à infirmer des silences ou des affirmations péremptoires qui peuvent facilement paraître aussi définitivement misogynes⁴.

Je commence par quelques remarques sur la question sexuelle. Sans croire à une saisie naïve et directe du scripteur, la correspondance nous donnerait-elle un accès privilégié à des représentations sexualisées du sujet et de son identité intellectuelle ? On observe assez peu de choses, à l'exception des lettres à sa nièce Mme Denis. Comme l'écrit Chantal Thomas à propos de la correspondance avec Mme du Deffand, la cartographie des amours est difficile car le cadre épistolaire posant une relation entre absents, il reste peu de traces de la présence ; les correspondances amoureuses sont finalement assez rares⁵. Les textes autobiographiques de Voltaire ne nous donnent pas davantage, moins encore⁶.

168

Les philosophes sont-ils des êtres sexualisés, et peuvent-ils se reproduire ? Voltaire pose cette question à quelques rares moments de sa correspondance. S'il encourage son ami D'Alembert à faire son bonheur en se mariant, et à faire des petits D'Alembert, il le présente avec humour comme une lutte contre l'ennemi anti-philosophe qui se reproduit⁷. La sexualité et la reproduction relèvent ainsi de la philosophie ou plutôt de sa représentation. Voltaire restera sans enfants, tout comme D'Alembert qui est présenté par Diderot dans son traité sur les femmes, en réponse à celui de Thomas l'homme vierge, comme un homme resté

Il semble généralement parlant qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes » (*Questions sur l'Encyclopédie*, éd. sous la direction de Nicholas Cronk et Christiane Mervaud, OCV, t. 41 [2010], p. 348).

- 4 Voir l'article de Roger-Pol Droit, publié le 2 août 2012 sur le site du journal *Le Point*, sur Voltaire misogyne, antisémite, etc., qui correspond à une certaine vulgate contemporaine (qui peut être de droite ou d'extrême droite, ou encore d'extrême gauche), dans le droit fil d'une tradition du XIX^e siècle : « La face cachée de Voltaire », <http://www.lepoint.fr/livres/la-face-cachee-de-voltaire-02-08-2012-1494397_37.php>. Le bilan établi par l'historienne Éliane Viennot de l'image de la femme construite à l'Âge classique, en particulier pendant les Lumières, repose en grande partie sur le même principe de citations prises comme preuves en soi plutôt que comme élément textuel à interroger ; il n'en reste pas moins que le bilan de cette enquête historique passionnante est accablant : voir Éliane Viennot, *La France, les femmes et le pouvoir, II. Les résistances de la société (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Perrin, 2008.
- 5 Chantal Thomas, préface aux *Lettres de Madame du Deffand, 1742-1780*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 2002, p. 12.
- 6 Il s'agit des *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire écrits par lui-même* (posthume, écrit vers 1759), et du *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade* (1776).
- 7 Voltaire à D'Alembert, 12 mars 1766 (D13205) : « mais de façon ou d'autre, faites nous des d'Alembert. C'est une chose infâme que les Fréron pullulent, et que les aigles n'aient point de petits ».



trop sage envers les femmes⁸. Pour Voltaire, écrire « mes enfants », ce sera dire toujours « mes livres »⁹. À l'occasion de l'annonce de l'accouchement imminent de Mme du Châtelet, Voltaire qui ne le sait pas encore tragique écrit sur le mode d'une distance maximale¹⁰. Cependant, on pourrait objecter que dans son théâtre, qui tout entier représente de vibrantes passions familiales, et de puissants sentiments filiaux ou parentaux, Voltaire trouve un moyen de figurer une sublimation de la reproduction (ou de son absence) particulièrement efficace. On pourrait ajouter que les familles de Voltaire sont substitutives, qu'elles soient figurées dans sa correspondance et dans son œuvre par un jeu de chaînes familiales pseudonymiques ou bel et bien réalisées à Ferney par de composites rassemblements humains autour de lui – à commencer par sa propre nièce, jusqu'au père Adam, au petit Calas, ou à la petite-nièce de Corneille qu'il fera tout pour marier à un honnête garçon.

La correspondance livre des écarts. La question se pose nettement lors de la période de Cirey, où Voltaire amoureux et admiratif ne cesse de célébrer Émilie, dont il partage la vie, dans des lettres (semi-)privées ou des textes publics, tandis qu'au même moment ou presque, les lettres d'Émilie du Châtelet au duc de Richelieu ou surtout à Maupertuis parlent un tout autre langage, celui de la passion, de l'absence de l'être aimé, du corps¹¹. Les échanges avec Maupertuis (on sait qu'Émilie a hésité entre lui et Voltaire) usent de codes sexuels à double entente – je les lis ainsi – tout à fait spirituels et ingénieux. Émilie écrit un traité sur le bonheur dans lequel la passion est l'élément central, qu'il s'agisse de

- 8 A. L. Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* ; Diderot, dans sa réaction au texte de Thomas en 1772 (publié avec le texte de Thomas et intitulé *Sur les femmes*, dans l'édition d'Élisabeth Badinter, *Qu'est-ce qu'une femme ?*, Paris, POL, 1989), dit que Thomas « a voulu que son livre ne soit d'aucun sexe, et il a réussi », puis le qualifie d'« hermaphrodite qui n'a ni le nerf de l'homme ni la mollesse de la femme » (p. 166).
- 9 « *A genoux, mes enfants doit faire un grand effet* » (D15203). Florilège, à partir de tragédies ou de personnages : « On éstrapie tous mes enfants ; cela fait saigner le cœur » (D6215) ; « Mettez moy au fait je vous en supplie de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues » (D6621) ; « Je sens que je suis un mauvais père, et tout le contraire des bons vieillards. Je me détache de mes enfants à mesure que j'avance en âge, et que mes souffrances augmentent » (D18690).
- 10 Voltaire à Darget, 28 juin 1749 (D3951) : « De ma part je vous certifie / Que le devoir & l'amitié, / Qui, depuis vingt ans, m'ont lié, / Me retiennent près d'Émilie. / Cette Émilie incessamment / Doit accoucher d'un gros enfant / Et d'un bien plus gros commentaire ; / Je veux voir cette double affaire ; / Je les entends très faiblement : / Mais, messieurs, ne voit on donc faire / Que les choses que l'on entend ? ». Les interprétations de cette distance peuvent être très différentes, de la protection de l'espace privé à l'extériorité à laquelle le contraint cet enfant de Saint-Lambert, etc.
- 11 Mme du Châtelet à Maupertuis, 23 octobre 1734 (D797), au moment où Voltaire est à Cirey : « le fais arranger mon hermitage dans la douce espérance d'y passer avec v[ou]s des années philosophiques ».



l'amour, avec tout ce qu'il comporte, de l'activité intellectuelle, ou du jeu¹². Le bonheur d'Émilie est excessif, répond à la tyrannie de la pulsion. Il n'est pas du tout exclu qu'il en ait été de même pour Voltaire, mais les représentations qui vont nous intéresser ne livrent pas de telles images.

Dans le cadre de sa relation avec Émilie, puis plus tard dans la période militante du « parti » des philosophes, se pose la question de la possibilité d'avoir des femmes philosophes. Pour Voltaire, ces femmes philosophes seraient Mme d'Épinay, Mme du Deffand, mais aussi Mme Choiseul, ou Catherine II, à qui Voltaire décerne ce que l'on pourrait appeler des « brevets de philosophie »¹³. Ces brevets ne sont pas destinés seulement aux femmes, mais leur proportion n'est pas négligeable.

170

Louis d'Épinay est en relation épistolaire avec Voltaire à partir de 1755-1757, date de sa présence à Genève. Elle y vient avec Grimm, le « prophète » (pour avorter ?). Plus de soixante-dix lettres et billets de Voltaire sont conservés (une seule lettre de Mme d'Épinay). Les *Contre-Confessions* de Mme d'Épinay parleront du désir impatient de Voltaire de la voir, tandis qu'elle se présente inversement comme dilatrice, beaucoup moins proche que les billets et les lettres ne le laissent en fait entendre. Sans doute gagne-t-elle à un tel déni de proximité une forme de gloire personnelle, qu'il faudrait analyser en propre¹⁴. Voltaire, quant à lui, fait d'elle un bon exemple de « belle philosophe », formule récurrente qui la désigne à la fois en tant que femme et philosophe. Elle doit une telle appellation à ses qualités propres, comme à son appartenance au réseau philosophique parisien autour de Diderot, Grimm, d'Holbach entre autres. Les lettres montrent une admiration constante pour ses talents, et lui confient un rôle de critique ou d'intercesseur à l'égal de celui des amis philosophes. Cela va presque sans dire, si ne revenait la mention explicite de son identité sexuée, ainsi que toute une série de formules ou de scénarios de séduction homme/femme.

Dans le premier cas, la mention explicite de son identité sexuée relève d'une nécessité épistolaire d'adaptation à son correspondant. Dans le second, au-delà de la séduction réelle qu'a pu éprouver Voltaire, il faut y voir la pratique « courtoise » recodée par la mondanité, mais ici pratiquée avec suffisamment d'impertinence par rapport à la norme de bienséance qu'elle en devient un hommage supplémentaire. La question du genre ne se pose ici que par rapport à des usages du langage dont la correspondance de Voltaire

12 Mme du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, Paris, Payot et Rivages, coll. « Rivages poche », 1997.

13 Voir Christophe Cave, *La Représentation de soi dans la correspondance de Voltaire*, thèse de doctorat, Université Lumière – Lyon 2, 1995, p. 155.

14 Voir Patricia Ménissier, *Les Amies de Voltaire dans la correspondance (1749-1778)*, Paris, H. Champion, 2007.





fait état, même *via* des décalages, et une grande habilité contextuelle. Deux exemples suffisent :

Si vous êtes chèvre, Madame, il n'y a personne qui ne veuille devenir bouc ; mais vous m'avouerez que de vieux singes devenus tigres sont une horrible espèce¹⁵.

Ma conscience même serait allarmée de contribuer au débit de ces œuvres de Sathan. Mais comme il est très doux de se damner pour vous, Madame, et surtout avec vous, il n'y a rien que je ne fasse pour votre service¹⁶.

On voit que de telles formules valent pour une correspondante idéologiquement et socialement proche, non pour des princesses du Nord ou pour Catherine II par exemple. Mais il me semble que l'indication sexuée du genre devient presque ici un sous-thème que l'on décline pour faire ressortir le thème, à savoir les animaux que l'on combat, les livres diaboliques que l'on écrit contre l'Infâme.

Il faut dépasser la codification sexuée lisible dans l'échange épistolaire sexué (codification rendue nécessaire par la prise en compte de la nature du destinataire), pour y voir une forme de neutre, un état philosophique, la même possibilité d'incarner un combat ou une sagesse, une remise en cause des préjugés au nom de la vérité, pour les femmes comme pour les hommes. Dans le cadre d'un échange sexué, ces brevets, greffés sur une pratique « courtoise », sont avant tout performatifs : faire de l'autre ce que l'on voudrait qu'il devienne, porteur de la sagesse philosophique redéfinie par le mouvement des Lumières. En cela la femme est un homme comme un autre...

Si tel est pour l'essentiel l'axe de mon propos, il doit au passage prendre en compte les représentations diversifiées de la différence sexuelle, et en particulier du point de vue de la philosophie des femmes, qui est l'angle sous lequel j'aborderai la question.

Deux figures de femmes se détachent lorsqu'on envisage cette question des femmes philosophes, engagées dans la relation épistolaire de manière différente. Envisagé du point de vue de la logique de l'échange épistolaire voltairien, le rapprochement est extrêmement arbitraire ; mais sous l'angle de la possibilité d'une femme philosophe, le rapprochement nous instruit par ses différences fortes.

Mme du Deffand fait l'objet d'un échange assez nourri, en particulier à partir de 1759, et si cette vieille connaissance (pas si proche) est une salonnière qui

¹⁵ Voltaire à la marquise d'Épinay, 26 septembre 1766 (D13590).

¹⁶ Voltaire à la marquise d'Épinay, 25 septembre 1764 (D12102).





n'est pas une philosophe « professionnelle » comme l'est Émilie, le contenu de sa correspondance avec Voltaire relève en partie d'un échange philosophique. Inversement, si Émilie est une philosophe qui a partagé la vie de Voltaire, très peu de lettres de l'une à l'autre sont conservées. Dans ce cas, la figure de la femme philosophe se construit dans un corpus de lettres tierces, écrites par Voltaire pendant la période de Cirey, mais aussi dans des épîtres, parfois intégrées aux lettres, ou des préfaces par lesquelles il construit plus publiquement l'image de Mme du Châtelet comme « femme philosophe »¹⁷.

172

Entre Mme du Deffand et Émilie du Châtelet, il y aurait deux manières de philosopher très différentes : pour la première, on pourrait entendre la part philosophique de sa correspondance avec Voltaire comme une réflexion sur le sens de la vie, elle relèverait d'une interrogation « métaphysique » ou d'une pratique de la sagesse. Dans le cadre de cette pratique, la question sexuée *a priori* n'est pas pertinente, elle n'est d'ailleurs pas souvent envisagée comme telle dans ces échanges, qui sont loin de constituer la totalité du contenu de la correspondance. Émilie du Châtelet, quant à elle, est une exception dont la nature sexuée est mise en scène.

Comme l'historienne Éliane Viennot l'expose, la *querelle du savoir* touche les femmes depuis longtemps¹⁸. La notion de « femmes savantes » hante les représentations sociales du savoir féminin encore lorsque Mme du Châtelet prétend faire œuvre de science publiquement, tandis que la marquise du Deffand, habitée par cette image qui doit régler sa pratique intellectuelle de salonnière, réduit ses prétentions à l'écriture de pensée à l'espace (soi-disant) intime de la lettre (même si l'on peut tout de suite ajouter que c'est symétriquement à Voltaire, qui escompte de cette correspondance certains avantages stratégiques dans sa logique d'occupation des divers espaces publics). Les choses ne sont pas si simples, car pour une salonnière, comme le montrent Antoine Lilti ou Éliane Viennot, l'exercice public de la conversation est une activité intellectuelle de pensée à part entière dont la manifestation publique expose les femmes¹⁹. Le syndrome des femmes savantes opère également dans ce cadre, et les rétorsions critiques sont nombreuses, particulièrement lorsqu'une femme de salon devient auteure. De ce point de vue-là, Mme du Deffand a bien intégré la contrainte

17 Il faudrait même dédoubler le corpus en examinant les lettres écrites par Émilie aux mêmes correspondants, ou les lettres qu'Émilie écrit à des philosophes comme Maupertuis. Voir la correspondance électronique sur le site lié à la Voltaire Foundation, Electronic Enlightenment <www.e-enlightenment.com>.

18 Éliane Viennot, *La France, les femmes et le pouvoir. II. Les résistances de la société (xvii^e-xviii^e siècles)*, op. cit., « La querelle du savoir », p. 71 et suiv.

19 Antoine Lilti, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au xviii^e siècle*, Paris, Fayard, 2005 ; Éliane Viennot, *La France, les femmes et le pouvoir. II. Les résistances de la société (xvii^e-xviii^e siècles)*, op. cit., p. 314 et suiv.





sociale générique qui impose un silence public à ses désirs d'auteure, ou du moins la contraint à une position d'écriture qui avance toujours en affichant la conscience des limites qu'elle n'entend pas franchir pour ne pas se soumettre au ridicule public. C'est cette même du Deffand qui dressera de Mme du Châtelet un portrait en ridicule (genre codé pratiqué dans les salons en particulier, et hérité des pratiques mondaines dignes du *Misanthrope*), qui assume toute la tradition de la critique sociale de la femme intellectuelle²⁰.

ÉMILIE DU CHÂTELET

Voltaire rencontre Émilie du Châtelet, doublement noble par sa naissance et son mariage, en 1733, et la terre de Cirey devient comme on sait un refuge pendant la vilaine affaire des *Lettres philosophiques* puis de tant d'autres (*Le Mondain en particulier*)²¹. Émilie, qui a reçu dans sa jeunesse des leçons particulières diversifiées à l'égal de ses frères, prend à ce moment des leçons avec Maupertuis, tandis que Voltaire, célèbre et célébré déjà en plusieurs genres, médite la place à donner à Newton dans ses *Lettres anglaises*, bientôt *philosophiques*. La rencontre est amoureuse (partiellement dissymétrique, mais qui évolue vers plus d'intensité de la part d'Émilie dans les premières années) et intellectuelle (un grand nombre de témoignages confirment les exceptionnelles capacités intellectuelles d'Émilie, dans les sciences abstraites comme dans les langues vivantes).

Deux figures dominant : la « divine Émilie » construite dans la sphère privée ou semi-publique (sphère des proches), puis la Newtonienne, femme de sciences qui en impose au public.

La « divine Émilie »

Cette image de la femme parfaite, complète, étonnante, qui est très fréquente dans les premières années émiliennes, est plus souvent chantée que dite. Voltaire loue d'ailleurs en elle la multiplicité des talents que l'on peut retrouver en lui :

Je suis toujours un peu malade, Mon cher amy. Madame La marquise du Chatelet lisoit hier au chevet de mon Lit les Tusculannes de Ciceron dans la langue de cet illustre Bavard. Ensuite, elle lut la quatrième épître de Pope

²⁰ Voir ce portrait dans Benedetta Craveri, *Mme du Deffand et son monde*, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 48-49.

²¹ Sur Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet-Lomont, lire, sous la direction de René Pomeau, *Voltaire en son temps*, t. II, *Avec Mme du Châtelet*, par René Vaillot, Oxford, Voltaire Foundation, 1988 ; René Vaillot, *Madame du Châtelet*, Paris, Albin Michel, 1978 ; Élisabeth Badinter, *Émilie, Émilie : l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983 ; *Madame du Châtelet : la femme des Lumières*, Catalogue de l'exposition de la BnF, Paris, BnF, 2006.



sur le bonheur. Si vous connoissez quelque femme à Paris qui en fasse autant mandez le moy²².

La correspondance avec les amis proches, mais aussi avec de moins proches, use du vers, du portrait, de l'ode, se fait épître pour louer Émilie. En voici un exemple :

Qui est donc, me direz vous, cette divinité ? est ce quelque madame de la Rivaudaye ? est ce une personne en l'air ? Non, mon cher Cideville,

Je vais sans vous dire son nom
Satisfaire un peu votre envie.
Voicy ce que c'est qu'Émilie.
Elle est belle, et sait être amie,
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie.
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie.
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coqueterie ;
Elle a je vous jure un génie
Digne d'Horace et de Neuton
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuye,
Et des banquiers de Pharaon.

Je vais luy montrer ce portrait là et je vous répons qu'il est si vray qu'elle est la seule qui ne s'y reconnoitra pas. Pour moy je luy suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment²³.

Dans ce portrait, elle est à la fois du côté d'Horace et de Newton, de l'étude et du monde, de l'amante et de l'amie. De nombreuses lettres jouent de ces oppositions complémentaires pour montrer l'envergure de cette femme d'exception²⁴.

Émilie, dans la sphère des intimes, est bien *d'abord femme*. Certaines images troublent pourtant parfois l'identité sexuelle, en prétendant à une possible substitution d'un sexe par l'autre : « Adieu. Vous êtes Emilie en homme, et

22 Voltaire à Nicolas Claude Thieriot, 9 février 1736 (D1006).

23 Voltaire à Pierre Robert Le Cornier de Cideville, 14 août 1733 (D645).

24 Telle cette lettre à Frédéric II, du 15 janvier 1738 (D1436) : « Madame du Châtelet, qui jusqu'à présent n'a été que philosophe, va devenir poète pour vous répondre ».



elle est Cideville en femme »²⁵, mais sont à considérer dans le cadre d'échanges épistolaires triangulaires dans lesquels l'ami Cideville (ou Thieriot, ou Formont parfois) écrit à un co-destinataire (Voltaire *et* Émilie), tandis que les lettres de Voltaire sont en grande partie co-écrites par Voltaire *et* Émilie (l'un ajoutant un mot à la lettre de l'autre, ou bien manifestant que la lettre est écrite sous le regard de l'autre), la relation épistolaire amicale devenant pendant cette période systématiquement médiatisée par l'élément tiers qu'est l'amante *et* la femme de lettres Émilie.

On peut ainsi observer toutes les formes de la *triangulation*, qui relie les figures de l'ami et de l'amante, par laquelle est construite l'image idéalisée de l'une par l'autre. La triangulation prend pour objet les personnes ou bien les productions textuelles, puisque Cideville aussi écrit des poésies. La lettre véhicule d'ailleurs toute une activité de poésie fugitive de circonstance, essentiellement du fait de Voltaire ou de Cideville. Émilie en devient le tiers commun, destinatrice, lectrice (des lettres) et inspiratrice. La « divine Émilie » est donc déesse, muse, selon les cas et les besoins.

On peut rappeler que le contexte est critique : c'est le moment du fameux portrait anonyme de Voltaire qui fait de lui un protégé sans ami, et par ailleurs c'est l'affaire des *Lettres philosophiques*, qui le contraignent à l'exil, et font de lui un homme sans assise. L'activité épistolaire privée ou publique construit donc des *images compensatoires* pour soi et éventuellement pour le public (puisque certaines sont conçues pour devenir – possiblement – publiques). Voltaire chante aussi Cirey en chantant Émilie, une petite utopie domestique, comme le deviendra par la suite son jardin des Délices à Genève puis celui de Ferney, dont l'effet compensatoire est d'abord à usage personnel mais qui est aussi l'élément d'une propagande idéologique qui fait la promotion des valeurs de l'intelligence dépourvue de préjugés. La scientifique Émilie s'insère parfaitement dans une certaine cohérence voltairienne fondée sur le cumul polygraphique.

De ce point de vue, Émilie pourrait apparaître comme un faire-valoir. Mais Voltaire lui apporte aussi une *légitimation* publique qui accélère sa qualification en tant qu'intellectuelle (visible), quoiqu'à double tranchant (tant cet homme est polémique et scandaleux). Quel statut de femme de lettres ? professionnelle de la pensée, femme de sciences (rôle de l'Académie) ? Voltaire tente de jouer un rôle de légitimation, de diverses manières, de toutes les manières en fait : par les écrits, les discours privés, ou des lettres destinées à dicter leur conduite à ses interlocuteurs (le journaliste d'Argens par exemple), auprès des relais d'opinion, ou bien encore par le moyen des poésies, des préfaces, des dédicaces, etc.

²⁵ Voltaire à Cideville, 14 août 1733 (D645).



Émilie la Newtonienne

C'est une *figure publique* que le discours de Voltaire légitime paradoxalement par son sexe. C'est l'exception de son sexe qui est ici au cœur de la publicité pour la philosophe-scientifique du Châtelet, attaquant les tourbillons de Descartes pour rendre accessible la pensée de Newton. Ici, Voltaire et Émilie avancent en parallèle, mais Émilie, comme le répète Voltaire, avance plus vite que lui, forte des leçons de différents scientifiques de premier plan qu'elle assimile rapidement.

Dans le cas du « Mémoire sur la nature du feu » (devenu la *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*, publiée en 1744), Voltaire intervient auprès de Maupertuis pour que le mémoire d'Émilie, présenté à l'Académie en même temps que le sien, et refusé également, soit publié avec la mention du sexe de son auteur :

176

Ne seroit il point de l'honneur de L'académie autant que de celuy d'un sexe à qui nous devons tous nos hommages, d'imprimer le mémoire, en avertissant qu'il est d'une dame ? [...] Peutêtre croirez vous que j'auray pu gêter le mémoire de madame du Chastelet en y mêlant du mien, mais tout est d'elle. Les fautes sont en petit nombre, et les bautez me paraissent grandes²⁶.

Émilie envoie de son côté une lettre dans le même sens. Mais lorsque l'Académie acceptera la publication et la mention du sexe de l'auteur, elle y ajoutera le nom de Mme du Châtelet, qui refusera par bienséance, expliquant qu'elle sait « devoir au public » le silence sur le nom d'auteure. La publication seule et la mention « ayant concourru » à l'Académie la comble, comme marque d'une égalité reconnue, sans doute. Lorsqu'il envoie le texte à Frédéric II, Voltaire regrette le choix de l'Académie qui, s'il eût été inverse, « eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges », en reliant la philosophie nouvelle (celle de Newton) à la fin des préjugés sexistes : « L'académie rougira un jour de s'être rendue si tard à la vérité, et il demeurera constant qu'une jeune dame osoit embrasser la bonne philosophie, quand la plus part de ses juges l'étudioient faiblement pour la combattre opiniâtement »²⁷.

Au moment de la préface de Newton, Voltaire continue de jouer le rôle d'attaché de presse qui loue les qualités des œuvres d'une femme exceptionnelle. Les arguments sont doubles, consistant à la fois à louer en elle un écrivain comme un autre (par son « génie »), c'est-à-dire sans prendre en compte la question du partage des sexes, et d'autre part consistant inversement à souligner l'exception, en revendiquant l'identité sexuelle (une femme, qui fait honneur

²⁶ Voltaire à Pierre Louis Moreau de Maupertuis, 25 mai 1738 (D1510).

²⁷ Voltaire à Frédéric II, 5 décembre 1738 (D1676).



à son sexe) et en l'inscrivant dans un contexte polémique (les caillettes et les ricaneurs, qui figurent les résistances masculines et féminines à la possibilité d'une philosophie ou d'une science féminine) :

Madame du Chastellet pense comme moy. Elle vous fait mille compliments. Elle vient d'achever une préface de Neuton qui est un chef d'œuvre et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des cailletes, et passera dans la postérité pour un génie respectable. Si elle n'avoit pas méprisé les mauvaises plaisanteries elle n'auroit pas fait des choses admirables que les ricaneurs n'entendront pas²⁸.

Dans la sphère publique comme plus tard dans son activité newtonienne, la représentation d'Émilie se détache donc du mode de la louange envers la muse universelle (qui provoquait des sarcasmes même chez les amis) pour articuler le sexe avec une logique de genre : à travers le paradoxe selon lequel, par son exception même, elle représente son sexe ; autrement dit, toutes les femmes, en tant qu'elles sont ordinairement exclues de telles positions intellectuelles, d'une telle visibilité, et échappent à de telles critiques. La rareté d'une telle femme philosophe, intellectuelle complète, mais plus encore spécialiste rare (scientifique en prise sur le contemporain), est construite par Voltaire en rapport avec la postérité, qui fonde ce second paradoxe d'une femme philosophe (rareté) qui prend la défense d'un penseur d'avant-garde contesté à peu près par tous les scientifiques du temps, et qui redouble ainsi la dose de critiques qu'elle pouvait légitimement attendre de son époque...

Voltaire a su se faire l'agent modeste (même si intéressé) d'une carrière scientifique et intellectuelle construite comme exceptionnelle, ce qu'elle était. Prenant ainsi acte à la fois d'un possible et d'une norme.

Les ambiguïtés du discours sur le sexe

La poésie est d'abord un vecteur qui autorise un discours sur le genre (une femme géniale) tout en renforçant les stéréotypes (on ne saurait parler du génie d'une femme qu'en en faisant une muse). Dans une épître de 1736, Voltaire chante Émilie en tant que muse appelant le poète vers la science. Divinisée, elle est cependant un « génie » possiblement humain :

A madame la marquise du Châtelet

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie ;

²⁸ Voltaire à Charles Jean François Hénault, 15 janvier 1749 (D3847).



je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre ;
de ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché²⁹.

Mais une telle rhétorique n'est-elle pas une manière de « faire passer » le rôle *leader* d'une femme dans un couple d'intellectuels, et sa place « hors norme » comme philosophe ? Une lettre à Thieriot irait dans ce sens :

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'ose assurer que c'est la première chose adroite que j'aie faite de ma vie. Toutes les femmes qui se piquent de science et d'esprit seront pour nous ; les autres s'intéresseront au moins à la gloire de leur sexe. Les académiciens des sciences seront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de Cicéron et de Lucrèce³⁰.

178

Voltaire, qui souligne l'effet attendu sur le public féminin, montre ici qu'il a pleinement conscience des discours audibles sur cette question, et que sa marge de manœuvre passe par une rhétorique qui prenne en compte la diversité des préjugés. Sa poésie y est au service de la science et d'Émilie. Pourtant lorsqu'Émilie devient trop scientifique, et veut détourner Voltaire de la poésie ou de l'histoire, celui-ci se rebiffe, et reprend sa liberté et sa polygraphie, tandis qu'Émilie devient sous sa plume une « spécialiste ». Toute une série de lettres qui prennent de la distance avec la science d'Émilie, qui se moquent de l'algèbre et lui préfèrent la poésie, sont sans doute à interpréter d'abord dans le cadre d'une dynamique identitaire propre à Voltaire qui, après l'épisode newtonien, cherche sa place d'auteur ailleurs et autrement. Il n'en reste pas moins que les moyens de cette distance réactivent des poncifs amusants mais stigmatisants : « Cependant Emilie fait de l'algèbre, ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie, & d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne suis encore rien »³¹.

Or, dans le même temps, Mme du Châtelet, qui ne peut plus être un objet de chant pour Voltaire, ne le veut plus. Qu'Émilie désire que cesse la poésie de Voltaire n'est pas à envisager comme un acte de pure tyrannie (dans

29 C'est sans doute l'épître qu'il envoie à Thieriot, le 27 octobre 1736 (D1179). Elle figure dans une version modifiée au début des *Éléments de la philosophie de Newton*, éd. Robert L. Walters et William H. Barber, *OCV*, t. 15 (1992), p. 186 et suiv. Les éditeurs citent encore une autre version publiée en 1737, Appendix I, p. 544-546. Les *Éléments* sont encore précédés d'un avant-propos (revu en 1741) dédié à la marquise, présentée comme un « exemple », et commençant par : « la philosophie est de tout état et de tout sexe » (p. 192-193).

30 Voltaire à Nicolas Claude Thieriot, 4 mars 1736 (D1029).

31 Voltaire à Anne Antoinette Françoise de Champbonin, 16 juin 1739 (D2027).



l'esprit des anecdotes véhiculées par Mme de Graffigny), mais plutôt dans la perspective d'une autre conception de l'homme (de la femme) de lettres ou de sciences, caractérisée par l'abandon de la polygraphie au profit d'une pratique professionnelle « spécialisée ». Un tel refus peut surtout signifier le rejet de ce qui peut apparaître comme un *art de plaire* lié au féminin.

La question du *plaire* est complexe, car on pourrait l'envisager positivement comme une manière d'introduire une alternative à la femme savante, alternative qui est tantôt incarnée par Voltaire (poète face à la femme de sciences, homme de lettres poète malgré Émilie) et tantôt par Émilie elle-même, en qui se dédouble la nature (femme plaisante *et* savante) :

Vous voyez mon aimable Cideville qu'on fait ce qu'on peut pour vous amuser.
Tenez m'en compte car je suis entre Neuton et Emilie. Ce sont deux grands hommes, mais Emilie est bien au dessus de l'autre. Neuton ne savoit pas plaire.
Vous qui entendez si bien ce métier là comptez que vous devriez venir à Cirey, nous quitterions pour vous, les triangles et les courbes, nous ferions des vers, nous parlerions d'Horace, de Tibulle, et de vous³².

Mais cette dialectique du plaire et du savoir est assez vite minée : on pourrait trouver des traces de compromis (quelles qu'en soient les fins, et toujours à considérer dans le cadre d'une interaction, et pas nécessairement au premier degré) qui ne voit pas comment construire une formulation positive du Genre (une femme philosophe remarquable) autrement qu'en en assénant la négation sur le mode : « la femme est un homme comme un autre ». Telle cette formule à Frédéric II, qui fait d'Émilie un « grand homme », avec les grâces féminines en plus³³. De tels usages, s'ils sont pédagogiques et prennent en compte le point de vue du destinataire (et à travers lui de toute l'époque), peuvent apparaître néanmoins décevants. Mais c'est, je crois, l'état typique du débat en faveur des femmes pendant les Lumières.

Ce n'est pourtant pas le dernier mot de Voltaire car, symétriquement, Mme du Châtelet comme Voltaire entendent bien faire progresser la question en supprimant la marque sexuée de la pensée, lorsqu'il est question de vulgarisation en particulier. Ainsi, lorsqu'Émilie semble considérer les exercices poétiques et toute la logique du « plaire » comme un code charriant des représentations « féminisantes » (mais peu féministes) qui tendent à faire oublier la compétence de celle qui pense, c'est de la même manière que Voltaire et Émilie discuteront d'un œil très critique la pertinence d'une vulgarisation de Newton « pour les

³² Voltaire à Cideville, 5 août 1736 (D1122).

³³ Voltaire à Frédéric II, 27 mai 1737 (D1331) : « Madame du Châtelet, qui, je vous assure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de son sexe, n'est pas indigne de sa visite, et elle le recevra comme l'ami du prince Frédéric ».



dames » (par leur ami Algarotti), c'est-à-dire d'un recours à la métaphore et à la fiction pour dire la science à la manière de Fontenelle. Ainsi Voltaire commence l'Avant-propos de ses *Éléments de la philosophie de Newton* par ces mots : « Ce n'est point icy une marquise ny une philosophe imaginaire »³⁴. Peut-être le meilleur hommage à Émilie ? À coup sûr, autre chose qu'un poncif réducteur ou qu'une sous-estimation de la question sexuelle en tant qu'elle détermine le statut social de la pensée.

LA MARQUISE DU DEFFAND

180

Pour finir, j'aimerais établir une comparaison rapide avec une autre grande correspondance, qui nous permet de souligner une fois encore en quoi les modalités de l'échange épistolaire conditionnent les représentations, mais aussi de quelle manière ce que représente la marquise du Deffand est l'envers de ce qu'incarnait Émilie du Châtelet³⁵.

Cette belle correspondance est tout sauf naïve, authentique, purement amicale : elle « rapporte » à chacun des correspondants. Cet échange est pour Voltaire l'une des zones de visibilité de l'image de soi dans le salon et la sphère d'influence de la marquise. Pour Mme du Deffand, elle est un instrument de valorisation personnelle et collective, toujours dans le cadre de son salon, c'est-à-dire au-delà de son destinataire premier.

La correspondance joue le jeu d'un échange philosophique, puisqu'on dit y philosopher, et qu'une partie du contenu manifeste de cet échange repose sur la recherche de la vérité et de la sagesse, en particulier devant la douleur et la tentation du néant. En cela, les rôles sont dissymétriques puisque Voltaire est dans le rôle du philosophe (patenté) consolateur, Mme du Deffand dans celui du sujet inconsolable à consoler, sujet presque privé si elle n'était pas salonnière.

Si l'on tente de relever les marques de genre ou d'identité sexuelle dans les positions discursives de cet échange, il est d'abord certain que l'explicitation

34 *Éléments de la philosophie de Newton*, Appendix II, *OCV*, t. 15, p. 547 ; il s'agissait de la première version de l'avant-propos (1738). Voir Mme du Châtelet et Voltaire au comte Francesco Algarotti, 12 mai 1738 (D1500) : « Permettez qu'un Emilien qui est aussi un des plus tendres argalotiens mêle icy ses petits hommages aux marques de souvenir d'Emilia Neutonia. Vous la retrouverez bien digne de votre livre. Vous avez bau suposer une marquise italienne. Croyez moy la française voux entendra peutêtre encor mieux que le cartésien à qui vous dédiez Neuton. J'ay une bonne tracasserie avec luy pour avoir commencé mon petit essay de catéchisme neutonien par ces mots, Ce n'est point icy une marquise ny une philosophe imaginaire. Je ne luy en voulois pas, car assurément je ne sçais point attaquer ce que vous encensez ».

35 Sur Mme du Deffand, lire Mona Ozouf, *Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1999, « Mme du Deffand », p. 29-51 ; Benedetta Craveri, *Mme du Deffand et son monde*, *op. cit.* ; Chantal Thomas, préface aux *Lettres de Madame du Deffand*, *op. cit.*

superficielle des identités sexuelles n'est pas l'essentiel dans ces débats. Il est alors possible de faire l'hypothèse que les positions seraient plus profondément situées dans des modes de discours constituant les genres, définis ainsi dans leur rapport à des modes de recherche de la « vérité », de la sagesse, du savoir. On pourrait alors être tenté d'opposer d'un côté le « territoire du féminin », qui se dit par le repli de l'écriture dans la sphère du privé, ici caractérisée par l'épistolarité (la chose a beaucoup été analysée dans les études sur l'épistolaire et son histoire³⁶), mais surtout par une capacité à dire le sujet par ce qui le nie, le déconstruit. Pour le formuler dans les termes de l'époque, on pourrait parler de « vapeurs » ou du « spleen » anglais naissant ; en termes d'aujourd'hui, de nihilisme ou de dépression suicidaire, de rien, de vide. Cette écoute de soi mènerait dans des zones que la pensée organisée néglige, refuse d'entendre, tente de rationaliser, et qui est à l'occasion mise en contradiction avec elle-même lorsqu'elle est menée sur ce terrain : c'est le cas de Voltaire, qui est obligé d'entendre Mme du Deffand répéter inlassablement qu'elle est inconsolable et que le néant vaut mieux que la vie, et qui y est d'autant plus contraint que sa démonstration consolante consistait à prouver que les hommes sont des machines qui ne choisissent pas leur mécanisme³⁷. De l'autre côté donc, il y aurait la revendication « masculine » d'une philosophie positive et faite « pour agir », selon le slogan voltairien, d'un refus du laisser-aller aux états d'âme – où l'on retrouverait le Voltaire autobiographe en qui l'on a regretté souvent le lisse apparat qui se refuse à toute prise psychologique profonde³⁸. Un des moments les plus caractéristiques de cette opposition serait le refus par Voltaire de « parler pour parler », lorsqu'il réclame « un sujet » de conversation, un « thème », comme le bonheur ; sinon, comme il le dit, on « s'ennuie » et « c'est mâcher à vide »³⁹... De là à conclure qu'il y aurait du côté de Voltaire une incarnation masculine d'un « positivisme » qui s'opposerait à une autre manière d'envisager

36 Voir, entre autres, sous la direction de Christine Planté, *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, H. Champion, 1998.

37 Voltaire à Mme du Deffand, 22 mai 1764 (D11883).

38 Je n'adhère pas à ce poncif, bien entendu, l'écriture autobiographique voltairienne mérite mieux ; il n'en reste pas moins que Voltaire ne veut pas prendre cette écriture de soi au sérieux, sans écart ni jeu. Sur la question, voir par exemple Jean Goldzink, dans la préface à Voltaire, *Écrits autobiographiques*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006, ou dans « La comédie des mémoires : du comique en autobiographie », dans Christophe Cave et Simon Davies (dir.), *Les Vies de Voltaire : discours et représentations biographiques, XVIII^e-XXI^e siècles*, SVEC 2008:04, p. 145-153.

39 Voltaire à Mme du Deffand, 4 juin 1764 (D11904) : « J'écris avec grand plaisir, Madame, quand j'ai un sujet ; écrire vaguement et sans avoir rien à se dire, c'est mâcher à vide, c'est parler pour parler, et les deux correspondants s'ennuient mutuellement et cessent de s'écrire ». Sur l'exigence de « thème », voir aussi D11899 (29 mai 1764), D11932 (17 juin 1764), D14897 (30 mars 1768), D15139 (13 juillet 1768), D15163 (30 juillet 1768), D15155 (23 juillet 1768) ; sur celle de « sujet », voir les lettres D15155 (23 juillet 1768), D14897 (30 mars 1768), D15139 (13 juillet 1768).



le rapport à la pensée et au philosophique, il n'y a qu'un pas. Si l'on ne fait pas de cette opposition un fait de nature – à la manière de Duras, opposant l'homme cet « imbécile théorique » à l'essence féminine (caractérisée pour elle par la perception intérieure et évidente de la totalité d'un sens qui par ailleurs se refuse) – ni quelque chose qui dépend du sexe biologique, elle relèverait alors d'une position de genre constituée par la culture.

Mais à cette hypothèse de lecture on peut objecter que la *structure de destination* de leur échange n'est pas sans compliquer ce qui pourrait sembler un clair état des forces – clarté qui est le produit d'une histoire de la construction des genres. La prise en compte de ce facteur me paraît conduire à ne pas réduire ce dialogue exceptionnel entre une femme ordinaire (l'est-elle ?) qui écrit de plain-pied avec un philosophe patenté qui incarnera son siècle – c'est Mme du Deffand qui, la première, le lui prédit – à un échange transparent entre deux subjectivités. Mais elle peut plutôt nous conduire à observer qu'outre l'opacification induite par la destination, l'opposition que l'on a soulignée entre eux est aussi *construite* par eux, et particulièrement par Voltaire. Et il me semble que sont inacceptables pour lui les présupposés sociaux de cet échange, qui vont à l'encontre de sa philosophie, de ses combats, de ses choix existentiels.

182

Car si Voltaire refuse la discussion répétitive sur le sentiment du vide intérieur, c'est par le sens qu'il donne à la philosophie ainsi qu'à tout acte de communication, sens selon lequel les idées peuvent changer le monde. Mme du Deffand renvoie un tel idéal à sa dimension utopique, à de nombreuses reprises, en ne réclamant alors de Voltaire que style et esprit, et en affirmant que personne ne change⁴⁰. Elle tiendra d'ailleurs des propos similaires avec Horace Walpole, un autre de ses correspondants privilégiés. Mais il faut ici souligner que la vraie réponse de Voltaire à Mme du Deffand, c'est l'analyse constante qu'il opère des substrats sociaux des discours. Et pour lui, ce qui définit le discours de Mme du Deffand serait ici moins le vague à l'âme du « sujet » que l'ennui propre à la sphère de la mondanité à laquelle elle appartient. Tel passage de *L'Ingénu* confirmerait, comme toute cette correspondance à couteaux tirés, ce que Voltaire traque ici sous les discours : les positions sociales incarnées par la « bonne compagnie » – à qui il s'adresse pourtant ici –, que l'on peut caractériser par ses bons mots, ses anecdotes du jour, son rythme de vie fondé sur l'oisiveté et le néant idéologique, ses rituels mondains (à l'occasion des morts en particulier), toutes choses auxquelles Voltaire se refuse autant qu'il le peut tandis que Mme du Deffand fait tout pour l'y amener et l'y réduire. Elle-même pourtant s'en plaint, mais son hyper-lucidité critique ne saurait lui faire choisir une alternative, ni la faire adhérer à une quelconque « cause ».

⁴⁰ Mme du Deffand à Voltaire, 28 décembre 1765 (D13070) ; 14 janvier 1766 (D13111).





Le spectacle est réjouissant. Mais si l'on adopte le point de vue de Voltaire, la question n'est donc pas qu'une femme puisse philosopher autrement qu'un homme, mais plutôt qu'une certaine pratique sociale conduise à philosopher d'une certaine manière, ou à refuser une certaine philosophie. La nécessité pour Voltaire d'avoir un sujet ou de ne pas « mâcher à vide » s'explique alors par le soin – qui pourrait trouver une extension féministe – apporté à de ne pas réduire les femmes à l'oisiveté mondaine qui ne leur permet pas d'être autre chose que les sujets de leurs vapeurs. Je mésentends ici délibérément ce que cette correspondance a à nous dire d'autre, en propre, et de manière assez fascinante (une anticipation possible de Cioran et de Stig Dagerman), pour n'en faire ressortir que les attentes de Voltaire : placer Mme du Deffand dans la position de porte-voix de la philosophie nouvelle et militante au sein de cercles conservateurs proches du pouvoir (ou du moins en minimiser l'effet dévastateur et scandaleux), précisément parce qu'ils représentent les valeurs à combattre et qu'ils ont un pouvoir de transformation des esprits. En assumant un tel rôle, que toutes ses analyses et toutes ses remarques font paraître illusoire, elle rejoindrait le destin de femmes telles qu'Émilie du Châtelet⁴¹...

183

CHRISTOPHE CAVE Les philosophes ont-ils un sexe ?

Le portrait moqueur que Mme du Deffand fit d'Émilie, que j'évoquais au début, en prouvant qu'elle avait fait partie des ricaneurs et des caillettes, l'oppose à cet autre possible féminin qui se caractérise par le fait d'avoir tout *réalisé* en même temps (comme Mme d'Épinay), la vie sexuée (« belle » femme), sexuelle (sexualité amoureuse et enfants) et intellectuelle, sans contradiction ni hiatus entre ces termes. L'accomplissement de cette vraie femme savante est sans doute pour Voltaire un modèle persistant et sous-jacent qui détermine grandement pour lui toutes les constructions possibles d'une identité de femme « philosophe ». Que Mme du Deffand soit une vraie interlocutrice, et partage certaines des idées de Voltaire ou certains de ses préjugés, qu'elle pense avec lui, il n'y a pas de doute ; mais ses valeurs sont aux antipodes de celles que la carrière d'intellectuel(le) des Lumières promeut. Si Émilie avait pu reprocher à Voltaire de se laisser aller à faire des vers au lieu de s'adonner pleinement à la science, la question du *plaire* était pourtant posée pour lui avant tout comme un élément destiné à se combiner avec des représentations de la savante pour en construire une image hyperbolique et synthétique, tandis que le *plaire* avait pu être éliminé des projets de vulgarisation de la science par le couple unanime. Inversement,

41 Et lorsque Mme d'Épinay réagit au discours de Thomas sur les femmes, elle répond que la nature des femmes n'est point d'être « inquiète » comme il le prétend, et que les hommes « privés d'occupations sérieuses » deviendraient comme elles ; le premier principe est donc d'occuper les femmes et de leur faire une vraie place dans la société (Élisabeth Badinter, *Qu'est-ce qu'une femme ?*, op. cit., p. 192).





Voltaire reprochera à la sphère sociale et intellectuelle de Mme du Deffand, par l'intermédiaire des lettres destinées au-delà d'elle à son salon, son étroitesse mondaine qui se résume à l'art de plaire.

Ces deux exemples montrent qu'une définition du sens de l'écriture et de l'engagement, en faveur de la recherche de la vérité (plus ou moins militante et polémique), est à l'œuvre dans les représentations sexuées de la pensée ou dans ses incarnations sexuées. La représentation magnifiée de la femme savante Émilie ou le rappel constant de son sexe dans des enjeux de pouvoir social ou symbolique font de son exemple exceptionnel un modèle à ne pas oublier. De manière fort différente, le sexe de son interlocutrice salonnière Mme du Deffand n'est jamais en cause, ni le fond du débat, qui se situe au-delà d'elle. Leur échange place une femme « publique » de plain-pied avec un philosophe « médiatique », mais leurs débats, loin de n'être que philosophiques, montrent un hiatus dans leurs conceptions respectives de l'échange et de la philosophie : penser pour transformer, penser au nom d'un parti, voilà qui ne correspond pas nécessairement aux désirs de la marquise et du milieu qu'elle incarne. Plus largement, leur désaccord reflète toutes les tensions de la sphère publique aux prises avec la question des valeurs de la philosophie nouvelle ou du sérieux de la pensée et des idées face à une société encore par endroits régie par l'ancien art de plaire mondain – que certains se plaisaient à dire féminin.

184

On pourrait tout de même suggérer que, dans les deux cas, par delà la fixité et la normativité des positions sociales usuellement attachées au sexe, Voltaire propose des redéfinitions plus égalitaires et plus ouvertes, et contribue à esquisser (avec bien d'autres) une nouvelle anthropologie de la pensée. Le propre de la correspondance est peut-être de rebattre les cartes du jeu social tout en y prenant part, et de bouleverser les stéréotypes en faisant parfois mine d'y consentir : c'est de l'intérieur des codes partagés et du maniement des préjugés que naissent de nouvelles représentations.

